

COMMUNICATION ET COMMUNION

Jean-Marie DELIVRÉ (Nice)

Deux voies s'ouvrent devant celui que ne satisfont plus ces relations commodes qui tissent sa représentation banale et publique des autres et de soi-même : celle de la *science* qui s'enfonce aussi loin que possible dans la *conscience des choses* en allégeant au mieux l'intervention et l'indiscrétion du sujet connaissant, celle de *l'art* qui court aussi rapidement que possible jusque dans *la conscience de soi* en réduisant au mieux la place et l'inertie encombrantes de l'objet qu'on connaît.

Triomphante, la science absorberait l'univers sensible, minutieusement nettoyé de toute trace humaine et, sous cet éclairage de l'abstraction intégrale, *il ne resterait que du langage* sans orateur et des formules sans acteur pour traduire le monde de l'objet sans sujet.

Triomphant, l'art résorberait les distances qui séparent le créateur de son geste, le contemplateur de son approche, la création de la contemplation, enfin le créateur du contemplateur. Les secrets et les âmes surgiraient dans la transparence : *il n'y aurait plus de langage* et, alors, règnerait le silence de la présence, de la présence du sujet délesté de tout objet.

Et l'on comprend que le spectacle aménagé par la perception vécue et empirique apparaisse simultanément cacophonique, fantaisiste aux yeux du savant, fade, monotone aux yeux de l'artiste, trop concret pour l'un et trop peu concret pour l'autre.

* * *

Or, le concret se peut-il transmettre ? Et les signes dont on use pour le porter devant tous, pour fixer des rendez-vous aux émotions de chacun, tous ces signes reconnus et reconnaissables ne risquent-ils point d'en altérer le mystère essentiel et de le rendre méconnaissable ?

Telle est la question qui préoccupe sans arrêt les « Révolutionnaires » de tous les temps et, incontestablement, les « Modernes », dans leur lutte contre les « Anciens », rendent à l'art un service remarquable puisqu'ils le défendent contre la menace permanente du langage tyrannique et, non seulement de ce langage inférieur du commerce journalier, mais encore de ce langage supérieur du Maître consacré, des techniques continuées, des traditions respectées, de ce langage plus subtil, plus érudit mais encore trop grossier, trop rustre pour suggérer, sans profaner, cette somptueuse intention, cette unique inspiration par-delà les mots, les images et les sons, par-delà les copies, les productions et les combinaisons où, si l'on n'y veillait, retomberait l'inexprimable sous le prétexte de s'exprimer.

Aussi la peinture, pour préserver plus efficacement son culte de l'insaisissable et pour rompre plus brutalement toute attache avec la chose *nommée*, refuse-t-elle l'imitation et même l'imitation de l'imitation que l'on faisaient dans les Ecoles. Seule, une peinture non figurative s'assurerait l'authenticité de sa vocation et obtiendrait de l'auteur, par son renoncement à l'objet, qu'il se surprît soi-même, directement, en acte, sans nulle médiation ni déviation. « Les académiques ont reproché et reprochent encore à Manet de n'avoir pas de sujets », remarque, scandalisé, Léon Daudet qui riposte : « mais tout est sujet au peintre », car (nous permettons-nous d'ajouter), pour lui-même et pour les vrais esthètes, le seul sujet, c'est le peintre.

Une même ascèse garantit la poésie contre les tentations du vers prosaïque, l'affranchit des servitudes — celles de la description, de la démonstration, de l'explication — qui étouffent son élan et détériorent son charme. Pour dévoiler ce « je ne sais quoi », cette grâce sur lesquels patine l'analyse et qui reflètent les vertus les plus imperceptibles du créateur et de l'enchanteur, seule la « poésie pure », ce « breuvage délicieux », débarrassée des entraves du verbe utilitaire, saura engendrer l'ivresse et la contagion indispensables à l'initiation de l'auditeur, puisqu'elle seule échappe aux prises du concept, « commençant au point précis où la critique n'a plus rien à dire » (abbé Brémond), elle seule réservant cette « pause de quiétude », allant dans le sens de l'intimité ineffable et non pas dans celui de l'extériorité débitable.

Ces « Révolutionnaires », donc, chacun à sa façon et à son heure, réaffirment le but de l'art (qui est l'irruption dans le sanctuaire personnel), le domaine de l'art (qui est l'unique, partant l'indicible), le moyen de l'art (qui est la suggestion, la contemplation, la fusion). Ils se cabrent contre tout ce qui fixe et dégrade le mouvement, toujours interrompu et toujours à relancer, de désincarnation, d'intériorisation par lequel l'homme se récupère dans son être transcendant, irréductible et immortel.

Certes, le concret ne se peut propager sans perdre sa virginité. Il faut pourtant le répandre si, las des vœux pieux, l'on souhaite énergiquement l'entreprise féconde. Certes, l'idéal de l'art coïnciderait avec l'univers du sujet sans objet, comme celui de la science avec le monde de l'objet sans sujet. Mais la réalisation de l'idéal réclame la prudence et l'humilité, la ruse des étapes et des intermédiaires puisqu'ici-bas ni l'objet ni le sujet ne parviendront jamais à se dissocier complètement. Dans son souci vétilleux d'objectivité, le physique garde encore le visage de notre génie et l'allure d'une quête spécifiquement humaine. Comment l'architecture, la danse ou la mélodie, de leur côté, esquiveraient-elles la moindre *compromission* avec les choses perçues, les choses à *désigner*, même dans leur souci exarcebé d'une subjectivité sans mélange ?

Une peinture qui n'enveloppe nulle figuration au moins lointaine et potentielle, qui ne contient nulle charge de signification possible, totalement étrangère à une réminiscence quelconque, totalement imperméable à une quelconque intelligence, sans nulle ramification dans une nature même estompée, une telle peinture devient muette. Sous le prétexte de dépouiller le visible envahissant pour mieux se faufiler dans l'invisible pressenti, elle se fait elle-même invisible et elle disparaît, sans nul critère pour distinguer entre l'inaccessibilité de l'être et l'inaccessibilité du néant.

De même, pour éprouver sa pureté, l'inoculer comme un privilège à nos cœurs extasiés, la « poésie pure » doit-elle se manifester en quelque occasion et, du même coup, accepter le carcan d'une formulation, de ces « gênes exquises » que saluait Paul Valéry, de ces « heureuses contraintes du rythme et de la rime » que ne méprisait point Maurice Barrès. Si loin que l'on s'aventure dans le refus du langage, l'on concède toujours, *sous peine de se taire complètement*, aux exigences de la parole, ne serait-ce que dans et par le langage du refus.

En résistant, les « Anciens » de toutes les époques rendent à l'art (et à leur tour) un service magnifique, en soulignant l'irremplaçable rôle de l'objet dans la possession que le sujet prend de soi-même. Un angélisme outré, outrecuidant, alors qu'il croit célébrer ce que l'art déploie au-delà, vise, orgueilleusement un au-delà de l'art : *la plénitude absolue*, celle qui précisément rendrait l'art... superflu.

Et, comme toujours, une prétention à l'au-delà, que n'étaye plus nul support terrestre, bascule, punie, dans l'enfer de l'en-deçà. On se flatte de dépasser le métier et les lois du métier mais, répond Juan Gris, « un tableau sans intention représentative serait, à mon avis, une étude technique toujours inachevée ». On remplace la joaillerie de la forme et de l'assonance par l'orfèvrerie de l'informe et de la dissonance ; les tracasseries du règlement par les manies du dérèglement. On rêve d'une musique quintessenciée et l'on fabrique une musique « expérimentale ». On met le « bonnet rouge sur le dictionnaire » pour secouer les pompes fanées du style tragique et l'on distribue, en guise de simplicité rénovée,

l'emphase bientôt surannée du style dramatique. On confond l'inconscience supérieure, la transconscience de l'Acte pur avec l'inconscience fruste, la préconscience du pur virtuel et l'inspiration la plus élevée, la plus souveraine, la mieux singulière avec la « descente vertigineuse » sur le terrain vague du songe et de l'hallucination ou, encore, bien avant Breton et en compagnie de Diderot, on la confond avec la poussée « de l'énorme, du barbare, du sauvage » oublieuse de la civilisation « qui affaiblit en adoucissant » ! On substitue aux artifices du déjà vu les coquetteries de l'imprévu.

L'art s'engage à exprimer l'inexprimable et il échoue quand il trahit l'inexprimable ou quand il renonce à s'exprimer.

C'est pourquoi, dans ses bonheurs, il concilie ses tendances permanentes et complémentaires, romantiques et classiques, ne tolérant nulle étiquette.

Séparées et abandonnées à leur propre violence, ces dernières engendrent les erreurs et la laideur.

Le message d'un poète vaut mieux que l'impeccable sonnet et celui d'un compositeur mieux que le motif bien traité. Le respect du bon ton, des usages, des conventions facilitent, certes, les rencontres et les compréhensions, séduisant les habitudes, mais il dévoie le projet artistique et il stérilise, avec son réalisme insipide ou son académisme stupide, la nostalgie de la transcendance.

Pourtant, un message inaudible, sussuré comme un soliloque, qui, par dédain des pauvres vocables et par crainte raffinée du viol, ne s'adresse plus à personne, trahit lui aussi les ambitions de l'art auquel il ravit les chances d'exister.

Sans l'impatience des uns, les soins classiques à l'expression entraîneraient vite la sclérose et l'hypocrisie de la création. Mais sans la vigilance des autres, la désinvolture romantique à l'égard de l'expression susciterait vite la dégénérescence, l'évanescence de la prétention. « La vraie éloquence se moque de l'éloquence » : encore faut-il qu'elle soit vraie et qu'on sache la fortifier contre la fausse ! L'ordre véritable se moque des mots d'ordre : encore faut-il qu'il annonce « le beau désordre » et qu'on sache le séparer du chaos et de l'effervescence !

La *Mesure* retient parfois dans la médiocrité, ralentissant la démarche. Mais, sans elle, sans sa capacité unificatrice, nous tombons certainement, sans élément auquel nous raccrocher, sans point de référence. La belle notion du « *fini* », dont parle Maurras, cette idée auguste de *perfection* héritée des Grecs et de la Raison, nous apprennent à différencier l'Infini *au-delà* et l'indéfini *en deçà* de nos dimensions, le « silence plein » *au-delà* et « le silence vide » *en-deçà* du discours qui tamise, *la communion au-delà et la confusion en deçà de la communication qui organise* et donc entre l'incommunicabilité de la Présence et l'incommunicabilité de l'Absence entre lesquelles, faute de mètre, hésitent les Rebelles. Par l'application dans l'achèvement et portés par la *forme* décisive, nous

émergeons du tumulte initial, brutal et *informe*. C'est l'expérience de cette clarté conquise, « fleur d'héroïsme et de sainteté (...) qui rassemble les divergences et compose les inimitiés » (Maurras), c'est l'expérience de cette lumière humaine, insuffisante mais irremplaçable, qui nous procurent et nous commentent le reflet de la lumière divine. Un Virgile, un Bach, un Matisse disent beaucoup plus que ce qu'ils disent, mais parce qu'ils le disent et bien et complètement et méticuleusement ; s'ils éveillent en nous des échos sans fin et sans limites, c'est parce qu'ils ne rechignent point devant la finition ni la limitation.

L'art mène contre le langage une guerre de libération, mais avec le langage comme allié.

Un art résigné se dégraderait, qui se complairait dans la *conversation* en désespérant de la *conversion* ; qui se disperserait dans l'apparaître en désespérant de l'être et qui, effrayé par les abîmes du Monde, se diluerait dans les mondanités.

Mais un art révolté qui voudrait tout de suite survivre dans le buste sans vivre dans la cité, atteindre à la communion et à l'éternité sans passer par le moment de l'incarnation et de l'enracinement, sans subir la discipline de la cadence, de la ligne, de la structure et du sens, qui n'écouterait point les appels de l'intelligible, un tel art se précipiterait vers sa chute.

M. René Huyghe parle du *devoir*, pour l'art, de *communiquer*. Il se pourrait, en effet, que

- 1° sans cette matière première fournie par le *Commun* ;
- 2° sans cette élaboration, sans cette distribution que requiert la *communication*, l'artiste ne se hisse jamais jusqu'à
- 3° cette *communion* dernière et idéale qui l'introduit, alors seulement, par-delà les siècles et simultanément, dans son intimité à lui et dans l'intimité d'Autrui.

L'art s'exhausse jusqu'à la communion malgré la communication *pesante* mais grâce à la communication *pondératrice*.